
LA COOPÉRATION DES IDÉES

Le Congrès socialiste de Stuttgart et le Socialisme français

Le socialisme français est à un tournant. Il peut aller, de là, à la vie ou au néant. Il peut devenir la cohésion organique, puissante de toutes les forces progressistes du pays, ou il peut achever de mourir de ses formules et de ses dogmes. C'est l'heure, pour lui, d'écouter, les voix du dehors. Dans la rudesse des accents il trouvera plus de sympathie vraie que de colère.

Une brochure de propagande d'une haute portée a paru récemment (1). Elle contient une préface de Jean Jaurès. Je viens de parler du socialisme français. M. Jean Jaurès nous dit, dans sa préface, qu'il n'y a ni socialisme allemand, ni socialisme français, ni socialisme belge. Il se trompe. En Allemagne on ne pourrait être que résolument anti-socialiste ; en Belgique on pourrait être socialiste ; en France, vraiment, on ne saurait être ni l'un, ni l'autre. Pourquoi ? Voici.

Il n'y a point à se préoccuper de ce qu'ont de commun les doctrines des allemands, des belges et des français : Il n'y a à considérer que ce qu'elles produisent. Or en Allemagne, le socialisme, c'est un despotisme anonyme qui façonne des instruments dociles, avec lesquels on construit et fait marcher un monstrueux mécanisme. Ce n'est pas ainsi qu'on fait vivre une société organique, dont la force vive est de la spontanéité et de la liberté. En France, le socialisme, — j'entends tout le socialisme, depuis le possibilisme de Brousse jusqu'à l'anarchisme, — c'est l'inertie, la veulerie érigées en principes. Attendre les élections, attendre la Révolution : rien autre chose à faire, toute action est vaine : la dégradation intellectuelle et morale du peuple est un effet social. Socialistes de toutes écoles sont ici d'accord pour prêcher formellement et implicitement le plus avachissant passivisme. Là seulement s'est réalisée l'unité socialiste ! En Belgique, il en est autrement. Le socialisme y conserve bien encore des vestiges de sa phraséologie creuse ; mais celle-ci n'influe plus sur les actes. Il dirait volontiers de la Révolution et de l'Etat, ce que disait le poète Ducis de la Providence : « C'est une bonne philosophie, mais il ne faut s'y fier qu'après avoir fait tout ce qui est de notre devoir et en notre pouvoir ». Les Anseele, les Vandervelde, les Bertrand, les de Greef, les Hector Denis ont agi de toutes façons dans leurs coopératives, leurs Maisons du peuple, leurs Universités. Energiquement, ils ont lutté contre l'alcoolisme, les combats de coqs, le vice, l'ignorance, et ils ont élevé le niveau intellectuel et moral du peuple Belge. Ils n'ont pas attendu le secours miraculeux de la Providence-Etat ou de la Providence-Révolution pour réaliser ce qui est possible dès maintenant de la Cité idéale. Avec un tel socialisme on serait, certes, tous ceux qui cherchent à dépenser sans compter leur bon vouloir, — comme on serait avec tous ceux qui ne nous prêcheront point la résignation au mal, ni le fatalisme, mais l'action.

M. Jaurès s'est donc trompé en disant que le socialisme est *un* dans tous les pays. Il est peut-être *un* dans ses doctrines — ce qui serait discutable, d'ailleurs,

(1). *Le Congrès socialiste de Stuttgart*, par Edgard Milhaud. (Georges Bellais, éditeur, 17, rue Cujas).

— mais cela prouve seulement, en tout cas, que les doctrines ne valent que ce que valent les hommes qui les vivent. Raison de plus de briser tous les carcans qui étranglent la volonté, entravent l'action libératrice. L'œuvre essentielle qui nous sollicite n'est donc pas de répéter des formules et de les déposer dans les cerveaux comme les graines stériles d'un chapelet : elle est d'éclairer les consciences et d'y semer les idées, comme des graines vivantes et fécondes. Les doctrines les plus vraies ne sont que des moments et des faces de la vérité : elles passent, d'autres surviennent, avec plus de vérité encore, et qui sont plus durables : elles passent aussi... Mais l'homme vrai l'est pour toujours ; ce qu'il fait de bon est éternel et éternellement fécond. Faites une loi, imaginez la meilleure : jamais elle ne produit ce que vous en attendez, il y a des répercussions imprévues ; si même elle paraît faire quelque bien tout d'abord, vous ne savez pas si elle n'a pas détruit des énergies, faussé des volontés. Deux lois différentes, opposées même, appliquées dans une même société, auront les mêmes résultats ; une même loi appliquée dans deux sociétés différentes aura des résultats opposés. Il faut toujours répéter ici que les Républiques sud-américaines ont à peu près la même constitution que les Etats-Unis. — Mais voici un jeune ouvrier, il entre dans un cabaret : arrachez-lui ce premier verre d'absinthe qu'il va boire, et il deviendra un bon citoyen, un bon père de famille, — ce qui fait, pour la France, la trente-huit millionnième partie de ce qu'il faut pour réaliser la société la plus parfaite que vous puissiez rêver ; et ce n'est pas tout, ces qualités seront un exemple pour les autres, une suggestion bienfaisante dont on ne peut calculer les conséquences ; elles seront transmises et se développeront de générations en générations.

Le Congrès socialiste de Stuttgart s'est occupé surtout de « tactique ». N'est-ce pas l'indice de cet esprit étroitement politique des socialistes allemands ? On croit par des mesures habiles suppléer à l'effort ; ce qu'on redoute le plus, semble-t-il, c'est de faire appel à l'initiative individuelle, on craint de faire intervenir l'individu dans l'organisation de l'Etat futur, d'éveiller ainsi son sens critique. Ce que les autoritaires détestent le plus, ce sont les hommes. La vie disloque le mécanisme ingénieux d'un parti d'airain : guerre à la vie, à la liberté ! On veut bien nous assurer le bonheur — entendez la sustente quotidienne, — seulement ce sera d'après l'application d'un certain système...

On nous dit (p. 20) : « Le but poursuivi, c'est la socialisation des moyens de production et d'échange ; par la concentration progressive du capital et par l'accroissement correspondant de la classe des prolétaires, l'évolution de la société capitaliste conduira à ce but. Mais il faut que les prolétaires, écrasés par les forces capitalistes de la société présente, soient en état de mener la lutte contre elle : pour cela, il faut les organiser en un parti de classe, en un parti de combat, — la démocratie socialiste est ce parti ; — il faut aussi élever leur niveau physique et intellectuel pour faire d'eux des combattants robustes et redoutables : et de là résulte la nécessité d'améliorer la situation des travailleurs dans le cadre de la société présente, en attendant l'heure où l'accumulation des forces prolétariennes le fera éclater. Et ainsi, vis-à-vis du prolétariat, la démocratie socialiste doit remplir une double mission : l'arracher à l'exploitation économique et à la domination politique de la classe capitaliste, par la suppression de la forme de production capitaliste ; et, en attendant cette transformation révolutionnaire, améliorer son sort par des réformes... Soucieux d'obtenir des réformes, les démocrates socialistes sont entrés au Reichstag, dans divers Landtags, dans un grand nombre de conseils municipaux ; ils ont fondé des coopératives, ont

pris place dans les conseils de prud'hommes, se sont mis à la tête du mouvement syndical. Il y a là un champ immense d'activité pratique. Et le danger existe, que cette activité pratique devienne absorbante au point d'exclure les préoccupations révolutionnaires. Le souci quotidien des améliorations immédiates menace de faire obstruction à la vue claire du but ; ce qui n'était primitivement qu'un moyen tend à se poser comme fin et à s'opposer ainsi à la fin primitive. »

Tactique, sans doute, que cela ! Mais sincérité ? Les réformes, l'action réelle qu'on n'ose désavouer *maintenant*, on les espère, au fond, inefficaces, et, en fait, on les contrecarre. Elles vont à l'encontre de cette fameuse « concentration des capitaux », fataliste Messie prolétarien dont on attend — sous l'orme — la félicité universelle. Séverine a raconté quelque part que, lorsqu'elle donnait quarante sous à un maupiteux, ce Torquemada latent qu'est Jules Guesde lui reprochait amèrement de trahir la Révolution !

Le socialisme allemand ne peut donc conduire ses adeptes qu'au passivisme aveugle, au mécanisme inconscient, et si à l'action, à celle qui consiste à aggraver la misère, à creuser le fossé de haine qui sépare les classes : tout le reste est tactique, hypocrisie, procédés de candidats... Tactique et hypocrisie également l'amour récent qu'on affecte pour la petite propriété, — depuis qu'on s'est aperçu que les petits propriétaires, malgré la « concentration des capitaux », étaient nombreux... et électeurs.

Lisons encore (p. 21) : « La démocratie socialiste allemande n'est pas la représentation exclusive des intérêts de classe du prolétariat. L'œuvre démocratique que la bourgeoisie a accomplie en d'autres pays, par exemple en Angleterre et en France, en Allemagne les partis bourgeois se sont montrés incapables de l'accomplir. La classe ouvrière organisée, la démocratie socialiste l'a entreprise. Aussi d'autres suffrages sont-ils venus à la démocratie socialiste que les suffrages du prolétariat. Des hommes de toutes les classes écrasées par la souveraine puissance du capital, petits fonctionnaires, petits artisans, petits paysans, lui ont confié leurs destinées. Certaines régions de petite propriété paysanne, par exemple plusieurs circonscriptions de la Bavière, ont choisi pour députés au Landtag, au Reichstag, des démocrates socialistes. »

Mais pour *habile* que soit cette tactique, elle échouera ; car les prolétaires s'apercevront que, suivant les propres formules des marxistes, on les trahit en contenant la tendance expansive du capital ; et les petits propriétaires se rendront compte qu'ils ont été dupes lorsqu'ils sauront que le marxisme conduit à faciliter cette expansion au lieu de la contenir, comme on le leur promet pour capter leurs suffrages. Rien ne se fonde de durable sur les compromis et le mensonge.

Je sais fort bien que les systèmes n'ont point cette rigidité absolue ; mais alors je demande qu'on ne prenne pas, en fait, prétexte de cette rigidité pour abrutir les travailleurs dans l'inertie, et qu'on fasse ce que font les belges, qu'on agisse passionnément, sans s'occuper dans la pratique ni de la « concentration des capitaux », ni de la « loi d'airain », ni de la « valeur », ni du « matérialisme historique », ni de la « conquête des pouvoirs publics », ni des « bourgeois », ni de la « Révolution », ni de la « lutte des classes »... et autres balançoires.

Les hommes de progrès sont des hommes d'action. Le socialisme ne garde son prestige que parce qu'il est représentatif de progrès. Qu'il se dépêche donc, en France, d'être une doctrine d'action, s'il ne veut pas voir ce prestige s'évanouir. La place est à prendre. Si tout autre parti la prenait et se mettait hardiment à la

tête du mouvement rénovateur, c'est à lui qu'iraient tous les hommes de cœur et de pensée, et c'en serait fait du socialisme.

Au congrès de Stuttgart, Vollmar a laissé échapper cet aveu d'impuissance du socialisme : « Il ne pourrait pas arriver à la démocratie socialiste allemande, a-t-il dit, de plus grand malheur que d'être obligée de prendre actuellement le pouvoir politique. »

Ce congrès fut un de ceux qui peuvent donner la meilleure opinion du socialisme, puisqu'on a cru devoir en répandre le compte rendu à profusion. Eh bien ! le socialisme n'y apparaît encore que comme un parti de lutte plus ou moins bien organisé, et qui croit plus au hasard, aux surprises des élections, aux miracles d'un coup de main, aux providences inavouées, qu'à l'effort coordonné, persistant de tous. Wurm a pu s'écrier, aux applaudissements de tout le congrès : « La révolution est le fondement de notre existence. »

Il faut s'entendre. Si parfois on apprécie sévèrement ici le socialisme français, c'est parce qu'il s'inspire plus du socialisme allemand que du socialisme belge. Quand on attaque le socialisme, c'est parce qu'on le considère comme un obstacle à l'émancipation intellectuelle, morale et sociale du prolétariat. Ce n'est pas contre l'idéal du socialisme qu'on s'élève, c'est contre sa politique sans dignité. Il a eu certainement une influence dépressive sur le prolétariat, il en a détourné la partie la plus intelligente et la plus active de l'action. Et si nos associations coopératives, nos syndicats sont si inférieurs à ceux des autres pays, c'est parce que le parti socialiste les a combattus et entravés dans leur développement, ouvertement d'abord, et ensuite — devant leur puissance grandissante — hypocritement. Faut-il faire remarquer que nous n'avons pas encore nos Universités populaires ? Et si ces Universités vont se fonder, c'est en dehors du socialisme, et malgré lui. Eh bien ! si tous les travailleurs qu'il a, depuis 1878, jetés dans la vaine politique, dans l'agitation stérile des réunions publiques, dans les rêveries malsaines, affolantes de la « bombe libératrice » ; qu'il a dégoûtés de l'effort, énervés de toutes manières ; si les travailleurs avaient employé leurs forces et leur intelligence à s'organiser dans leurs syndicats, leurs coopératives de consommation et de production ; s'ils avaient créé des Universités populaires où ils eussent pu élargir leur esprit et élever leur âme jusqu'aux joies vraies, — je soutiens que la misère serait moins intense, l'alcoolisme moins répandu, le niveau intellectuel et moral plus élevé, et partant, notre société meilleure.

Il convient de dire cependant qu'une intéressante évolution se dessine en ce moment avec le groupe actif du *Mouvement socialiste*. Je souhaite de tout cœur qu'il profite de la « Crise socialiste » qu'a provoquée le manifeste fielleux de Guesde-Vaillant-Lafargue pour se libérer des formules abstruses. Je ne l'espère point. Il y a malheureusement trop de politiciens, trop de sectarisme, trop de vues étroites dans le socialisme français ; et puis, il faudrait remonter le courant, se déjuger... Et les élections ? — Le lassallisme, le marxisme ont descendu dans les masses ouvrières, ils les ont pénétrées — et empoisonnées. Lorsqu'on engage les ouvriers à sortir de leur torpeur, à faire partie des coopératives de consommation, à prendre part à leur administration, ils objectent la « loi des salaires » ; pour les sociétés de production, on renvoie triomphalement à la « concentration des capitaux ». Si l'on dit la gravité de l'alcoolisme, la nécessité urgente de faire effort sur soi et sur les autres, de prendre part à la vie intellectuelle et morale, de se développer dans toutes les directions, et par là de forcer la société à agrandir ses cadres, sinon à les briser, on nous écrase avec le « maté-

rialisme historique ». Contre cette sorte de « calvinisme sans Dieu », contre ce fatalisme économique avachissant, contre ce fétichisme anachronique, que faire ? Remarquez qu'aucune de ces idoles verbales ne saurait renforcer le cran d'arrêt des instincts : elles leur laissent libre cours, elles sont faites pour eux. C'est là que le socialisme puise le meilleur de sa popularité d'ailleurs. La foule ne demande que des justifications à sa lâcheté. Elle les trouve là, — et c'est tout son socialisme. Le travailleur n'est plus capable d'un effort soutenu, discipliné, d'un sacrifice conscient pour un résultat voulu. Il n'a plus cette volonté émancipatrice, ni la foi qui la donnait. Il ne connaît plus l'enthousiasme des hommes libres : il n'a plus que des impulsions incohérentes d'esclaves et des colères passagères de filles.

Les socialistes clairvoyants peuvent reconnaître maintenant avec Bernstein (1) que « l'évolution économique ne confirme que bien lentement les prévisions de Marx, si même elle les confirme. Le capital, ajoute-t-il, ne se concentre pas dans les mains de quelques « magnats », il se disperse sous forme d'actions. Les classes moyennes ne font pas mine de disparaître. Les crises périodiques dues à la surproduction se font attendre, et il semble bien que la crise finale, la grande catastrophe du capitalisme bourgeois, n'aura jamais lieu. » Aujourd'hui, une nouvelle génération socialiste peut reconnaître cela, mieux voir que les phénomènes sociaux ne peuvent, à cause de leur complexité infinie, se laisser contenir dans d'algébriques formules, que l'homme est une volonté, et par là, une force; ils peuvent se rétracter, faire leur *meâ-culpâ*, — le mal est fait, et il est profond. Pour le travailleur français, et de plus en plus, le socialisme sera une doctrine de lâcheté. Il faudra bien des efforts et bien des luttes pour détruire la superstition honteuse qu'on a propagée. Je crains que la tentative généreuse de la *Jeunesse socialiste*, de Toulouse, de *l'Effort*, du *Mouvement socialiste* n'aboutisse point. Je crains que la « Crise socialiste » ne se termine que par l'excommunication de l'élément énergique, intelligent, humain et vivant du parti socialiste : les Jaurès, Fournière, Rouanet, etc.

Et cela vaudrait mieux peut-être. Jaurès ne chercherait plus l'accord impossible de la pensée émancipatrice, de l'action vivante avec les dogmes pétrifiés du marxisme. Il comprendrait alors que c'est avec tous les hommes de bonne volonté, d'où qu'ils viennent, qu'il convient d'édifier, dès maintenant, la Cité libre et juste.

G. DEHERME.

La Réforme de l'Enseignement Secondaire

(Suite). — Voir nos 40, 41, 42 et 43.)

XIV. — Philosophie.

Les jeunes gens (de moins de trente ans) lorsqu'ils ont pris les premières leçons de la dialectique, s'en servent comme d'un amusement et se font un jeu de contredire sans cesse; semblables à de jeunes chiens, ils se plaisent à quereller et à déchirer tous ceux qui les approchent. (PLATON).

(1) *Mouvement Socialiste* du 15 avril 1899.

Je respecterai la liberté dans le plus petit enfant plus scrupuleusement encore que dans l'homme mûr, car celui-ci peut se défendre contre moi et l'enfant en est incapable. Jamais je ne ferai à l'enfant l'injure de le regarder comme un des matériaux qui doivent être jetés dans le moule pour en sortir empreints du sceau de ma volonté.
(MGR DUPANLOUP).

J'ai assez insisté sur l'importance de l'éthique, de l'esthétique et de la métaphysique dans tout le cours de l'éducation, j'ai assez nettement dit que tout professeur devrait être moins un enseigneur qu'un moraliste, j'ai assez montré enfin que la culture philosophique vraie devrait être partout pour qu'il me soit permis de penser, sans viser au paradoxe, qu'à mon avis encore personnel, elle ne devrait pas être le sujet d'une étude spéciale d'études. Ce qui est important, c'est d'aimer et de vouloir le bien, le magnanime, le pur, et ceci on l'obtient par l'exemple, par la parole continue, par les beaux récits, par tout ce qu'on voudra plus que par le déchiffrement des traités de philosophie scolaire. Il suffit d'indiquer ceci : ce n'est ni la psychologie qui affinera la sensibilité, ni les commentaires sur l'esthétique qui enflammeront le goût du beau, ni même les traités d'éthique qui spiritualiseront le sens moral, D'autant que par l'instruction religieuse (donnée hors l'école, mais donnée) l'élève se trouve mis en face des problèmes métaphysiques les plus redoutables ; aucune lecture de Platon ou de Spinoza ne vaut pour l'entraînement métaphysique une méditation personnelle sur un mystère.

Les professeurs de philosophie se font au sujet de leur science la même illusion que les professeurs d'histoire et de géographie au sujet de la leur. Ils voudraient d'abord la mettre partout (travers communs à tous les spécialistes et qui rend parfois bien amusante la lecture des projets de réforme, chacun faisant bon marché de la marchandise du voisin, mais étant intraitable sur la sienne propre); et ils en attendent les résultats les plus merveilleux pour l'amélioration non seulement des esprits, mais aussi des cœurs et des énergies. En ceci ils se montrent eux-mêmes médiocres philosophes ; on pourra disserter fort subtilement sur les facultés de l'âme ou sur l'enchaînement des sciences et avoir le cœur bas ou la volonté lâche. Rien ne dit même que cet art de disserter subtilement sur des sujets profonds et obscurs soit bon en lui-même (1) ; il n'exerce que l'intelligence, et dans un sens bien spécial ; la réputation faite aux philosophes d'abuser de l'abstraction, de la subtilité, de la logique pure, etc., n'est pas sans fondement.

Plus précisément, et bien qu'on ait abusé de l'argument, l'enseignement de la philosophie entre les mains d'un professeur ironique, ou sceptique, ou sophiste, peut être dangereux pour de jeunes esprits. Même en réduisant, comme certains le demandent, la philosophie à l'étude des principaux philosophes, on peut se demander si le défilé de ces éternelles « nuées », hypothèses brillantes et vagues, ne constitue pas un spectacle troublant pour des adolescents, soit qu'il les convainque de leur vanité constante, soit que par réaction il les refoule dans un dogmatisme étroit. Et si l'histoire de la philosophie est vaine, que dire de la philosophie elle-même ! Le traité de *Ira* n'a jamais empêché personne, a-t-on dit, de se mettre en colère, mais le *Discours sur la Méthode* a-t-il jamais corrigé les esprits confus, ou la *Logique* de Port-Royal redressé les esprits faux ?

Je sais bien que certains, comme M. Alfred Fouillée, qui voudraient rendre la

(1) Platon ne le permettait qu'aux hommes de trente ans.

philosophie « universellement obligatoire », n'entendent pas précisément par philosophie la psychologique, la logique et l'histoire des philosophes qui sont sciences spéciales et de memento, mais plutôt la philosophie générale, la morale et la sociologie : « une conception du monde, de l'homme et de la société, voilà ce dont on a besoin plutôt que d'une théorie de la perception extérieure, ou d'une théorie de l'induction et de la déduction, ou d'une exposition de la philosophie stoïcienne. » Et je suis tout à fait de cet avis. Mais d'abord, qui m'assure que les psychologues et les logiciens ne réclameront pas autant pour leur science que M. Fouillée, moraliste sociologue, pour la sienne ? Et puis, cette conception de l'homme et du monde qui serait certainement, si elle était l'œuvre personnelle d'un chacun, le but idéal de toute adolescence studieuse, que vaudra-t-elle si elle est le reflet banal d'un cours ou d'un manuel ? Ce que nous disions de la question des estuaires et des deltas nous pourrions le répéter ici ; d'une façon générale la philosophie ne sera utile qu'à ceux qui en ont le goût ; les esprits philosophiques seuls arriveront à enchaîner et harmoniser leurs conceptions ; les autres « psittaqueront » quelques pages de memento.

Personnellement, je me prononcerais donc contre l'enseignement de la philosophie ; mais cet enseignement ayant pour lui la possession d'état et la tradition ainsi que la faveur de l'opinion, d'autre part étant d'une nature particulièrement élevée, ce qui est bien un avantage, et enfin n'occupant qu'une année du *cursus* scolaire, et partiellement encore, j'admettrais qu'un programme officiel lui réservât une place.

XV. — Exercices physiques, Arts, etc.

Il faut être un bon animal, c'est la première condition du succès (dans la vie), et d'être une nation de bons animaux est la première condition de la prospérité nationale. (HERBERT SPENCER).

Des deux côtés de la Manche plusieurs milliers de bébés vagissent en ce moment sur un ton uniforme. Dans vingt ou trente ans, les uns seront de solides gaillards, tout en muscles, prolifiques, laborieux, religieux, pratiques, initialités, répandus par tout l'univers, du cap au Far-West, les autres seront d'inquiets personnages tout en nerfs, ironiques, fantaisistes, entichés de politique, préoccupés les uns des autres, piétineurs sur place, d'où piaffements, ruades et étrivières. Il n'y a pas là question de race ni de climat, mais question d'éducation. (HENRI MAZEL).

Il paraît qu'après avoir longtemps négligé tous les exercices du corps et tous les arts on aurait aujourd'hui une tendance à tomber dans l'excès contraire, en matière de *sport* surtout. De là la nécessité de consigner sur ce sujet quelques indications ; le dit sujet est de la plus haute importance, car dans un système harmonieux d'éducation, le travail du corps et le travail de l'esprit devraient à peu près s'équilibrer.

Un de ces travaux corporels auxquels j'attacherais le plus grand prix, même au point de vue psychologique, c'est le travail de la grande nature. Semer une graine, la voir germer, soigner des fleurs ou des fruits, arroser, bêcher, tout cela contient plus de poésie, de philosophie — et aussi d'hygiène — qu'un dialogue de Platon ou un livre de Virgile ; un homme n'est complet que quand il vit en communion avec la terre, et bien des choses encore dans nos sociétés s'expli-

quent par ce fait que le jeune bourgeois et le jeune ouvrier urbain n'ont jamais subi l'influence sérénisante de la vie rurale. Donc une part de l'éducation devrait être consacrée à ce travail : fleurs, fruits et légumes, art des jardins, corbeilles et pelouses, charpentes légères en bois ou treillages, sylviculture, même basses-cours, poules, pigeons, canards, etc. Tout cet ensemble de travaux, j'allais dire d'amusements, que je regarde encore une fois comme de la plus haute importance, exige que le collège idéal soit à la campagne.

Dans une autre catégorie, je mettrais les exercices, physiques proprement dits, la marche avec des accessoires, la course et le saut, la gymnastique, la bicyclette, l'équitation, la nage, l'aviron et la voile, la danse (qui serait vraiment à réhabiliter; j'entends par danse : l'harmonie des mouvements), la lutte sous toutes ses formes, lutte, boxe, chausson, caune, escrime, tir, sabre et lance. Tous ces exercices sont bons, à condition surtout de les pratiquer à tour de rôle et sans excès; quelques-uns sont excellents, l'aviron, par exemple, qui devrait être le sport favori de tout collège à proximité d'un cours d'eau. Il n'y aurait qu'à se garder de leur laisser prendre un caractère fastidieux de corvée, ne pas abuser de la gymnastique proprement dite et éviter les exercices militaires que préconisent à tort certains établissements; d'une façon générale le mieux en ceci est de laisser les élèves suivre leur propre goût; il y a des exercices, la marche, la bicyclette, l'équitation, la voile, qui sont toujours aimés par tout le monde; d'autres, l'aviron, la lutte, l'escrime ont leurs amateurs particuliers. Tous d'ailleurs sont utiles, et plus utiles que bien des « matières d'examen ». Que de gens donneraient ce qu'ils ont su, à leur baccalauréat, de chimie ou de trigonométrie, pour être bons nageurs ou bons cavaliers!

Je voudrais encore que chaque élève, au sortir du collège, possédât un art manuel, un métier; il est facile de tourner ceci en ironie, mais je pense moins à la précaution d'assurer un gagne-pain possible au bachelier sur le pavé, qu'à d'autres raisons peut-être moins terre à terre : nécessité de faire une place à ce travail manuel dans une éducation harmonieuse, utilité d'empêcher le jeune lettré de mépriser l'ouvrier, satisfaction personnelle à savoir faire œuvre de ses doigts comme de son esprit, même délassément et amusement (1); d'ailleurs, ce qui est la règle dans plusieurs familles souveraines, chez les Hohenzollern par exemple, n'est pas déshonorant pour des bourgeois français. Et puis, il y a des métiers auxquels on peut prendre plaisir, car il ne s'agit pas d'imposer aux collégiens des labeurs rebutants ou pénibles, il y a tant de choix parmi les arts du livre (imprimeurs, enlumineurs, relieurs), de l'habillement (tailleurs, chapeliers, etc.), de l'ameublement (ébénistes, tapissiers, décorateurs, ouvriers en métaux, horlogers, photographes, etc.). Il ne s'agirait sans doute pas d'installer dans chaque collège quinze ou vingt ateliers divers; mais dans chaque collège il pourrait bien y avoir trois ateliers, un d'ouvrages en bois, un d'ouvrages en métal, un de reliure ou de photographie.

Enfin il y aurait lieu de réserver une place aux beaux-arts, peinture, modelage et musique. Ceci se légitime, et par l'importance de ces connaissances en tant que connaissances, et par le rôle déjà dit de l'esthétique dans l'éducation. Le modelage notamment me semblerait devoir accompagner toujours et même dominer le dessin; une très grande place serait donnée à l'art ornemental et décoratif, et les élèves seraient poussés si possible dans la voie de la recherche

(1) On peut ajouter que si le jeune garçon apprenait un métier au collège, la jeune fillette n'aurait pas pour la couture et la cuisine le dédain sot, et regrettable pour nous tous, qu'elle commence à montrer au couvent. Tout se tient.

originale. Quant à la musique, je donnerais la préférence à la musique symphonique ; l'orchestre développe chez les exécutants des qualités de rythme, d'accord, de discipline, et le jeu isolé peut, chez certaines natures, être trop favorable au plaisir solitaire, à la rêverie vaine.

Ces divers travaux laisseraient libre le temps des récréations. Celles-ci seraient consacrées autant que possible aux jeux, et ici encore, de préférence, aux jeux d'ensemble, par camps, qui développent l'entente, la synergie, la discipline active et l'initiative. Mais il faudrait se garder du « jeu forcé » que pratiquent divers établissements. On ne joue bien que spontanément, et il est d'ailleurs si facile avec des défis, des prix ou autrement, d'entretenir le goût du jeu chez des jeunes gens ! D'autre part, et par cela même que, dans notre plan, une si large part serait réservée aux exercices du corps, il n'y aurait nul gros inconvénient à ce que les jeunes gens fissent de leurs heures de récréation l'emploi qu'ils voulaient ; les uns pourraient jouer aux jeux les plus violents, les autres seraient libres de causer, de faire de la musique, ou d'aller lire dans les bibliothèques. Ces bibliothèques ne comprenant naturellement que les ouvrages qu'il sied d'avoir dans des collèges, les élèves pourraient les explorer à leur guise, et compléter sur tel point de leur préférence leurs lectures classiques.

XVI. — Un Programme possible

L'éducation a pour but d'apprendre à vivre, non pas seulement à parler, ni à penser, ni à dessiner, ni à calculer, ni même à prier, mais à vivre, c'est dire à la fois à parler, à dessiner, à calculer, à prier, dans la proportion même où toutes ces choses sont nécessaires à la vie et en constituent les éléments.

(GEORGES FONSEGRIVE).

Nous pouvons maintenant proposer un programme possible d'études, bien que ceci soit la négation même de ce qui nous semblerait louable, c'est-à-dire de la liberté : laisser tel collège donner l'éducation classique, tel autre l'enseignement moderne, celui-ci développer les langues, celui-là les sciences, etc. Mais un tel système de liberté ne se comprendrait qu'avec un état tout différent du nôtre : pas de baccalauréat, pas de grandes écoles, pas de service militaire, etc. ; du moment que cet idéal n'est pas réalisé, et que l'état actuel est mauvais, nous avons le droit d'essayer de le rendre moins mauvais en remplaçant des programmes qui nous semblent déplorables par d'autres, et en spécifiant bien que nous considérons ceux-ci, non comme des règlements universels et absolus, mais comme des indications de ce qu'il y aurait de meilleur, pour certains élèves et dans certains cas, ce qui conserve à chacun le droit de leur apporter telle amélioration encore qu'il voudra.

Le goût français étant favorable à la symétrie (ce qui, en principe, est louable), on a essayé de combiner ce programme de façon assez rythmique ; ceci tout d'abord a fait adopter les *trois-huit* chers à une école socialiste ; toutefois et pour ne pas être l'esclave même de la symétrie, nous apportons tout d'abord un amendement ; la récréation pour l'enfant étant moins un repos qu'une fatigue, nous lui enlevons une heure que nous reportons sur le sommeil. D'où cette première division de la journée de 24 heures : 9 heures de sommeil ; 7 heures de récréation ; 8 heures de travail.

Le travail, à son tour, doit s'équilibrer : moitié travail du corps, moitié travail de l'esprit. Et ce travail de l'esprit peut se subdiviser également en travail per-

sonnel (heures d'études) et travail dirigé (heures de classes). Donc chaque jour, 2 h. de classe et 2 h. d'études (1).

J'indique seulement la question de savoir s'il vaut mieux une classe de 2 heures ou 2 classes d'une heure, et si, en ce dernier cas, les classes doivent se suivre ou être séparées. Ceci me semble meilleur. Pour les études, il conviendrait d'amener les élèves à faire eux-mêmes la police de leur salle, soit par l'intermédiaire d'un d'entre eux, soit sans intermédiaire ; on y gagnerait la suppression du pion, et ce serait un avantage psychologique énorme.

Pour le travail du corps, des heures qui lui seraient consacrées il faudrait d'abord retirer les heures de promenades, à pied, ou à bicyclette. A 4 heures chacune, cela pourrait faire 8 heures par semaine, et laisserait 8 heures au travail physique, moitié travail de jardin et moitié exercices de sport, et 8 heures au travail d'art, moitié art manuel, moitié beaux-arts. Nous arriverons donc à ce schéma par semaine (de six jours le dimanche mis à part, donc 48 heures en tout) : 12 heures de classes ; 12 heures d'études ; 8 heures de promenade ; 4 heures de travail de jardin ; 4 heures d'exercices physiques ; 4 heures d'art manuel ; 4 heures de beaux-arts. A quoi il faudrait ajouter environ : 24 heures de récréation proprement dite ; 18 heures de repos, toilette, prières dans les collèges religieux, etc ; 54 heures de sommeil.

Avec cette répartition, nous pouvons établir le détail, heure par heure, d'une journée de notre collège idéal, pendant l'été : 6 heures du matin, lever, toilette. Premier déjeuner ; 7 heures, exercices physiques ; 8 heures, culture du jardin ; 9 heures, première classe ; 10 heures, récréation ; 11 heures, seconde classe ; Midi, diner ; 1 heure de l'après-midi, récréation ; 2 heures, art manuel ; 3 heures, beaux-arts ; 4 heures, récréation, goûter ; 5 heures, étude ; 6 heures, étude ; 7 heures du soir, récréation ; 8 heures, souper ; 9 heures, coucher.

Deux fois par semaine, l'étude de l'après-midi serait reportée au matin de 7 heures à 9 heures, et les heures réservées à tous les exercices physiques et ajoutées aux heures de récréation de l'après-midi, seraient employées en une grande promenade. Pendant l'hiver on pourrait intervertir les heures d'atelier, qui pourraient avoir lieu le matin, et les heures de travail en plein air qui auraient lieu alors de 2 heures à 4 heures. (2)

XVII. — Programme des classes

On ne peut trop mettre d'indulgence dans ses rapports avec les jeunes gens. Je pense qu'il faut toujours les encourager, les vanter, les élever à leurs propres yeux, tirer d'eux tout ce que renferme leur cerveau et l'exprimer comme un grain de raisin jusqu'à la dernière goutte. (ALFRED DE VIGNY).

Tout y paraît combiné (dans les établissements d'instruction en France) en vue de détruire l'initiative, l'énergie et la moralité du vouloir. Nous préparons

(1) Il y a quinze ou vingt ans, la proportion dans les collèges était la suivante : Sommeil 9 heures. Récréation 4 h. 1/4. Travail matériel 0. Travail intellectuel 9 h. 3/4 (dont 4 heures de classe). D'après M. Gebhart (*Débats*, 31 août 1898), cela n'a pas changé ; on exige 8 heures de travail intellectuel pour les « petits », 10 heures et 10 h. 1/2 pour les « grands », non compris le travail de préparation aux Ecoles !!!

(2) Cet enseignement mériterait donc, lui aussi, le nom d'intégral ; je crois toutefois le mot à éviter à cause de l'ambiguïté ; pour la foule, intégral voudra toujours dire complet, encyclopédique, et c'est là ce qu'il faut éviter avant tout.

nos enfants à l'action en détruisant en eux toute espèce d'initiative, et à la liberté politique en les élevant dans des prisons. (MANOUVRIER).

Reste à occuper les 24 heures de travail intellectuel dont nous disposons par semaine. Les 12 heures d'études seront prises par les devoirs et leçons qui devront être indiqués huit jours à l'avance, chaque lundi pour le lundi suivant, par exemple, de façon que les élèves aient une certaine latitude dans l'emploi de leurs heures d'études et puissent les consacrer de préférence à tel devoir plutôt qu'à tel autre.

Quant aux 12 heures de classe, suivant nos données, nous proposerions d'attribuer par semaine : 2 heures au français ; 2 heures au latin ; 2 heures à l'anglais ; 2 heures à l'allemand ; 1/2 heure au grec : 1/2 heure à l'italien ou à l'espagnol ; 1 heure aux sciences mathématiques ; 1 heure aux sciences physiques et naturelles ; 1 heure à l'histoire et à la géographie.

Ce n'est là bien entendu qu'un cadre théorique qu'il n'y aurait aucune raison de conserver sans changement de la sixième à la philosophie. Au point de vue des langues, le *cursus* des classes pourra être divisé en deux moitiés : pendant la première, correspondante aux classes de sixième, cinquième et quatrième, on chercherait surtout à « parler » les langues, même le latin ; on donnerait donc la première place au vocabulaire, aux tournures usuelles, aux demandes et aux réponses ; la méthode nouvelle dont je parlais peut facilement se diviser en trois séries de documents linguistiques à acquérir. La seconde moitié (1) correspondante aux classes de troisième, seconde et rhétorique, étudierait plutôt les langues au point de vue subjectif, la version reprendrait ici toute son importance ; on pratiquerait les auteurs latins et on pourrait même s'aventurer dans Shakespeare et Dante. Je crois également qu'il ne serait pas bon de commencer à la fois l'étude des six langues auxquelles je donne place dans mon plan. Pendant deux ans, par exemple, on ne pourrait faire que du latin et une des deux langues anglaise ou allemande ; pendant deux autres ans on y joindrait l'autre langue et le grec ; enfin, pendant les deux dernières années, on apprendrait une année l'espagnol, une autre l'italien (2) ; cette séparation, soit des deux langues néo-latines, soit des deux langues germaniques, serait meilleure qu'une étude parallèle et facilement confusionnante.

De même pour les sciences, on pourrait ne faire, pendant les trois premières années, que des mathématiques, ce qui permettrait d'en faire 2 h. par semaine ; avec 1 h. par semaine pendant les trois secondes années on saurait tout ce qu'il faut savoir de physique, de chimie ou d'histoire naturelle (3). Quant à l'histoire j'ai dit qu'on pourrait à peu près conserver la répartition actuelle des grandes

(1) Nous croyons mauvais à ce propos le système des collèges contenant à la fois des enfants de huit ans et des jeunes gens de quinze. Il faudrait deux sortes de collèges, les uns pour les classes de 6^e, 5^e et 4^e, les autres pour les classes suivantes. La discipline, les façons d'agir seraient différentes dans les deux ; il faut que l'enfant se sente grandir en dignité comme en âge.

(2) Comte était partisan de ce quadruple enseignement des langues anglaise, allemande, italienne et espagnole.

(3) Cette proportion de 2 h. par semaine pour les sciences était, et je crois est encore celle qu'ont adoptée les Anglais. Je rappelle que dans le plan de Comte l'enfant ne fait pas de sciences avant 14 ans. Il faudrait donc, d'après le système positiviste qui, ici, me semble très bon, ne laisser qu'une heure de calcul par semaine (donc ajouter 1 heure aux langues, aux arts et à l'histoire dans mon projet) et alors reporter à la philosophie toutes les sciences physiques et naturelles, ou mieux toute la philosophie des sciences,

périodes entre les diverses classes ; ce qui importe d'ailleurs en histoire et en géographie, c'est moins l'ordre dans lequel on étudie que la façon dont on étudie.

Enfin, si l'on conservait la classe de philosophie, il serait facile de prendre au grec et à l'italien-espagnol leur heure, de diminuer de moitié le temps de l'anglais et de l'allemand (ou si on préférerait du français et du latin), et de concéder ainsi 3 h. par semaine au professeur de philosophie, ce qui lui serait suffisant pour donner à ses élèves le goût plus tard de revenir à cette noble étude afin de la mieux connaître. (1)

XVIII. — Réforme des Baccalauréats

Aux trois étages de l'instruction, (en France, à la fin du XIX^e siècle) pour l'enfance, l'adolescence et la jeunesse, la préparation théorique et scolaire sur des bancs, par des livres, s'est prolongée et surchargée, en vue de l'examen, du grade, du diplôme et du brevet, en vue de cela seulement et par les pires moyens, par l'application d'un régime antinaturel et antisocial, par le retard excessif de l'apprentissage pratique, par l'internat, par l'entraînement artificiel et le remplissage mécanique, par le surmenage sans considération du temps qui suivra, de l'âge adulte et des offices que l'homme fait exercera, abstraction faite du monde réel où, tout à l'heure, le jeune homme va tomber, de la société ambiante à laquelle il faut l'adapter ou le résigner d'avance, du conflit humain où pour se défendre et se tenir debout, il doit être au préalable équipé, armé, exercé, endurci. (TAINE).

En entrant dans les détails, voici comment je proposerais de réformer le baccalauréat.

Un seul examen (donc plus de bifurcation lettres et sciences, plus de dédou-

(1) **TABLEAU**
du nombre approximatif d'heures d'études hebdomadaires par classe

	Sixième	Cinquième	Quatrième	Troisième	Seconde	Rhétorique	Philosophie	TOTAUX pendant 7 ans à 40 semaines par an
Histoire et Géographie.	1	1	1	1	1	1	1	280 heures
Français	5	4	2	2	2	2	1	720 —
Thème latin	1	1	1					120 —
Version latine	1	1	1	2	2	2	1	400 —
Grec		1	1					80 —
Philosophie							3	120 —
Thème anglais	2	2	2	1	1	1	1	400 —
Version anglaise				1	1	1	1	160 —
Thème allemand			2	2	1	1	1	280 —
Version allemande					1	1	1	120 —
Italien				1				40 —
Espagnol						1		40 —
Mathématiques	2	2	2	1	1	1	1	400 —
Sciences physiques et naturelles				1	2	1	1	200 —
	12	12	12	12	12	12	12	

RÉSUMÉ

Français, 720 heures ; Latin, 520 h. ; Anglais, 560 h. ; Allemand, 400 h. (interchangeable) ; Mathématiques, 400 h. ; Histoire et Géographie, 280 h. ; Philosophie, 200 h. ; Grec, 80 h. ; Italien, 40 h. ; Espagnol, 40 h.

blement rhétorique et philosophie) composé de nombreuses épreuves écrites et d'un oral moins important.

Voici l'énumération de ces épreuves écrites avec le nombre d'heures qui serait allouées pour chacune, et le coefficient qui en sanctionnerait l'importance : les notes pourraient être données sur une échelle de 1 à 10. Deux 1 seraient une cause d'ajournement. Une moyenne de 5, donnant un total de 195 points serait suffisante.

Nombre d'heures	Epreuves	Coefficient	Nombre d'heures	Epreuves	Coefficient
2	Version latine	5	1	Problèmes	3
2	Dissertation philosophique	4	1	Version allemande	2
2	Composition littéraire	4	1	Version anglaise	2
2	Narration allemande (ou anglaise)	4	1	Version italienne	2
1	Narration anglaise (ou allemande)	3	1	Version espagnole	2
1	Narration italienne	3	1	Narration latine cursive	1
1	Narration espagnole	3	1	Version grecque	1

Les 14 épreuves ci-dessus représentant 18 heures de travail pourraient être subies dans l'espace d'une semaine, à 3 heures par jour. Pour éviter des déplacements aux jeunes gens, elles auraient lieu non au siège de l'Université, mais au chef-lieu du département, sous la surveillance de l'Inspecteur d'Académie ou de ses délégués. Elles pourraient même avoir lieu sous la même condition dans l'intérieur d'un collège quelconque. Des précautions seraient prises pour assurer la sincérité des épreuves. Par exemple, les sujets et les textes choisis au siège de l'Université seraient imprimés secrètement et les exemplaires envoyés sous pli cacheté au centre d'examen, ainsi qu'il est fait pour l'admission aux écoles Saint-Cyr et Navale. Les copies remises ne seraient pas signées mais pourvues de chiffres ou de devises. Elles seraient centralisées à l'Université et distribuées par voie de tirage au sort entre les professeurs d'enseignement secondaire de tout le ressort universitaire, de façon à décharger les professeurs de faculté d'une besogne lourde et peu en rapport avec leur rôle.

L'oral consisterait en diverses interrogations sur les lignes générales de la philosophie, de l'histoire, de la géographie et des sciences, en explications d'auteurs et en conversation en langues étrangères. Ces épreuves, qui pourraient durer une heure en tout, seraient subies au chef-lieu de l'Université ; ce seraient alors les professeurs des facultés qui interrogeraient. L'importance de cet oral serait bien moindre que celle de l'écrit.

(A suivre).

HENRI MAZEL.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

Je n'hésite pas à ranger dans cette catégorie les trois volumes que je présentai, le 5 août dernier, à l'Académie des sciences morales et politiques :

L'Ere sans violence, par le colonel allemand von Egidy et le capitaine français Gaston Moch ;

Bas les Armes ! par la baronne de Suttner ;

L'Ecole de la Pureté, par Mme Pieczynska.

Qu'une grande dame, fille d'un général, et de celles que leur naissance et leur éducation semblaient devoir retenir à jamais sous le joug des préjugés aristocratiques et militaires, s'en dégage courageusement pour prendre rang parmi les

adversaires de la guerre, et devenir en quelques années l'un des plus brillants et populaires porte-drapeaux de la croisade de la paix; qu'en dépit de toutes les résistances et par la seule puissance de sa parole et de sa plume elle soit l'un des auteurs les plus lus et l'une des personnalités les plus considérables du monde civilisé, du monde officiel lui-même, c'est, assurément, un fait qui n'est pas banal, et dont les causes, en dehors de la valeur et du talent de Mme de Suttner, méritent d'être recherchées.

Que des officiers ayant devant eux le plus bel avenir y renoncent, pour se vouer, par patriotisme aussi bien que par humanité, à la guerre contre la guerre; que, non contents de s'engager isolément, chacun dans son pays, dans ce nouveau service, ils s'entendent, le jour où ils se sont rencontrés, pour y marcher la main dans la main, unis par cette généreuse confraternité; que le prussien et le français — et l'on en pourrait citer bien d'autres — prêchent ensemble le travail, le respect mutuel, la justice et la conciliation, et s'accordent pour répudier désormais tout recours à la force, et proclamer la supériorité du droit, c'est un fait encore plus significatif peut-être et non moins propre à faire réfléchir.

Qu'à côté de ces protestations contre la brutale suppression des existences humaines, se fasse entendre une protestation non moins ardente contre tout ce qui compromet, dans sa source ou dans ses premiers développements, l'éclosion de la vie et l'apparition des générations nouvelles; qu'une femme, au nom de la science, comme au nom de la morale, entre en campagne, elle aussi, non pas seulement contre la débauche brutale et le vice scandaleux, mais contre tout ce qui porte atteinte à la pureté du corps et de l'âme, et contrarie dans leur épanouissement la vigueur de l'un et la droiture de l'autre; qu'elle nous prêche, au nom du respect de nous-même et d'autrui, au nom de notre responsabilité vis-à-vis de notre dépendance, au nom de la dignité humaine, en un mot, le culte de l'austère vertu et l'empire de la raison sur les appétits, c'est une nouveauté aussi qui mérite bien qu'on s'y arrête.

Guerre, esclavage, conquête, incontinence, mépris de l'homme et mépris de la femme, abus de la force sous toutes les formes: tout cela se tient. Et c'est tout cela que commence à réprover et cherche à répudier la conscience nouvelle qui tend à se former dans les parties les meilleures de l'humanité.

FRÉDÉRIC PASSY, de l'Institut.

Morale sociale, par MM. Belot, Bernès, Brunschvicg, F. Buisson, Darlu, Dauriac, Delbet, Gide, Kovalevsky, Malapert, R. P. Maumus, de Roberty, Sorel, Wagner.

(FÉLIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain.)

De plus en plus, et c'est là le signe d'un temps nouveau, on tend à se rapprocher. On cherche sincèrement à se comprendre. On laisse les brutes à leurs violences, qui ne fondent rien, et l'on met de tout cœur sa bonne volonté en commun. Je parle de ceux qui ont cette bonne volonté.

On s'aperçoit alors, — avec quelque étonnement, car on ne fait qu'échapper à l'aveuglement sectaire, — que la diversité des vues est ce qu'il y a de meilleur pour faire le tour de la vérité; que la disparité des conditions est en somme excellente pour préparer dès maintenant la société nouvelle, dont nous savons surtout que la division du travail, poussée à ses extrêmes limites, sera la caractéristique dominante. Nous arrivons à comprendre enfin que l'humanité entière ne peut être seulement française; que la patrie ne peut pas, sans se dessécher, être un seul homme; que la croyance, que l'idée ne peuvent, sans se rétrécir, se

diminuer et se fausser, se laisser contenir dans un seul livre ; que la vérité infinie du monde ne peut tenir dans une formule.

Les cours de morale, inaugurés l'année dernière au Collège libre des Sciences sociales, sont bien une des meilleures et des plus curieuses manifestations de cet esprit vraiment nouveau, puisque libre. Nos *Universités populaires* en sont une autre ; mais ce n'est pas le moment de le dire.

C'est un livre que je veux signaler, *Morale sociale*, qui reproduit les conférences de morale faites cet hiver dernier par quelques professeurs du Collège libre des sciences sociales. Les noms témoignent de ce que j'ai avancé : il y a des positivistes, des théologiens et des spiritualistes ; des juifs, des catholiques, des libres-penseurs et des protestants ; des conservateurs, des républicains et des socialistes ; et il n'y a pas que des français. Chacun de ces hommes éminents est venu dire librement ce qu'il croit vrai. Et le vrai n'a pas changé. Entre la morale du R. P. Maumus, celle du socialiste Sorel, du positiviste Delbet et du pasteur Wagner, je ne vois point d'oppositions.

Dans sa magistrale préface M. Boutroux a dit de tous ces penseurs ce qu'on pourrait dire de tous les vrais penseurs de bonne foi : « Ils ont tous le même respect de l'âme humaine et de sa dignité, le même sentiment de la responsabilité particulière où s'engage quiconque touche aux questions morales, le même culte de la tolérance, de la liberté de pensée, de la franchise, de la droiture, des idées de devoir, de vertu, de fraternité humaine, la même horreur des paradoxes et des sophismes qui, sous prétexte d'habileté et d'impassibilité scientifique, brouillent les notions les plus claires, et dissolvent la volonté. »

Et l'accord ne s'est point montré seulement pour ces grandes et fondamentales généralités et les intentions ; mais même dans les doctrines on retrouve ces convergences. « C'est d'abord l'affirmation, nous dit encore M. Boutroux, d'un rapport étroit entre la morale individuelle et la morale sociale, la conviction qu'on ne peut à la fois prétendre se suffire et remplir son devoir, mais que la moralité est une part faite aux autres dans notre vie et dans notre être même. C'est encore l'idée que la morale ne peut demeurer à l'état de conception vague et générale, indépendante des temps et des lieux. La morale, sans doute, a des principes généraux. Mais, aujourd'hui surtout, ils ne suffisent pas. Nous voulons savoir quels sont précisément nos devoirs, au point de civilisation et dans les conditions particulières où nous nous trouvons. Et, dès lors, sans négliger les données supérieures de la conscience et de la raison, nous demanderons à l'histoire, aux sciences de la nature physique et morale, à l'observation de la société actuelle, tous les éléments qu'elles peuvent nous fournir pour donner un corps aux notions morales, conformément à nos besoins présents. En particulier, c'est l'idée que, moins que jamais, l'individu peut aujourd'hui s'en remettre à la société ou à ses représentants du soin d'amener la conservation et le progrès de la culture humaine. L'humanité, aujourd'hui, ce ne sont plus quelques hommes, c'est nous tous. Chacun de nous a sa part très effective de pouvoir et d'influence. Si les individus s'abandonnent, le corps social s'effondre. Chacun de nous doit posséder, au cœur même de sa volonté et de sa conscience, ce principe intérieur d'obéissance au devoir, qui est le caractère moral proprement dit.

« C'est enfin la place prépondérante attribuée à l'action. De toutes parts on sent que la morale est une science vaine, si elle ne se traduit pas par des résultats pratiques : éducation du jugement et de la volonté, diminution de l'égoïsme et de la fausse personnalité, progrès de la justice et de la fraternité dans les sociétés humaines.

« Et l'on ne voit pas seulement dans l'action l'objet de la morale. Elle en est, en quelque manière, le ressort et l'instrument d'élaboration. Comme les hommes ont trouvé les méthodes scientifiques en cherchant les lois de la nature, ainsi c'est en travaillant à la réalisation du bien que nous arrivons peu à peu à le définir. L'être, en toutes choses, précède le connaître, encore que le connaître réagisse sur l'être. »

Cet accord est remarquable, et il l'est d'autant plus que la diversité des écoles subsiste. Cette diversité est féconde, en restant une division du travail et une coopération des volontés. Ce qui est mauvais et stérile, c'est l'opposition haineuse, violente des personnes.

On pense bien que je ne puis analyser ces substantielles conférences qui sont elles-mêmes des résumés. J'en donnerai les titres : Préface, par *Emile Boutroux* ; Morale positive. Art et science. Vues d'ensemble, par *E. Delbet* ; Classification des idées morales du temps présent, par *A. Darlu* ; L'unité morale, par *Marcel Bernès* ; De l'orientation morale du temps présent, par *C. Wagner* ; La justice et le droit, par le *R. P. Vincent Maumus* ; Charité et sélection, par *G. Belot* ; L'éthique du socialisme, par *G. Sorel* ; La morale de Tolstoï, par *Maxime Kovalevsky* ; Justice et charité, par *Charles Gide* ; L'ordre des joies, par *Léon Brunschvicg* ; Le devoir présent de la jeunesse, par *F. Buisson* ; Morale et politique, par *E. de Roberty* ; La morale individuelle et la morale sociale, par *Paulin Malapert* ; La morale des Grecs et la crise morale contemporaine, par *Lionel Dauviac*.

On voit par ce sommaire ce que ce livre contient, et comme il importe de le lire pour ceux, de plus en plus nombreux, que passionnent les grandes questions sociales.

G. DEHERME.

SOUSCRIPTION EN FAVEUR DE LA COOPÉRATION DES IDÉES Société des Universités populaires

Nous avons reçu : précédemment, 11,322 fr. 05 ; M. E. Carrière, 5 fr. ; Mlle Truffot, 6 fr. ; M. Brunot, 2 fr. ; M. Fenel-Barbier, 5 fr. ; les Elèves d'un cours de peinture, 20 fr. ; Mlle Toussaint, 10 fr. ; M^{me} Charpin, 10 fr. ; M. Mathey, 5 fr. ; M. Guébin, 16 fr. ; Mlle de Labouret, 6 fr. ; Mme Poulet, 6 fr. ; M. R. Hillel, 15 fr. ; M^e Ellissen, 10 fr. ; M. J. Reinach, 100 fr. ; M. Georges Cahen, 6 fr. ; M. R. Lévy, 6 fr. ; M. le Dr G. Dreyfus, 6 fr. ; M. Maurice Kahn, 5 fr. ; M. Gustave Roy, 20 fr. ; M. A. Vila, 7 fr. ; M. Liebrard, 0.50 ; M. Barré, 7 fr. ; *Chambre consultative des Associations ouvrières de production*, 5 fr. ; M. Paul Pequignat, 5 fr. ; Mme Hennequin, 10 fr. ; Mme Sachs, 10 fr. ; Mme Hecht, 10 fr. ; M. Camille Périer, 20 fr. ; M. Victor Madelaine, 6 fr. ; M. André Dejean, 10 fr. ; M. Denoyel, 2 fr. ; M. Lucien Le Foyer, 10 fr. ; M. le colonel E. Bombard, 10 fr. ; M. N. Lévy, 20 fr. ; Anonyme, 5.000 fr. ; M. Daniel Halévy, 20 fr. ; M. Charles Richet, 12 fr. — Total : 16.745 fr. 55.

UNIVERSITÉS POPULAIRES

Le Siège social de la *Société des Universités populaires*, ainsi que le bureau de rédaction et d'administration de la *Coopération des Idées* sont transférés **157, faubourg Saint-Antoine**.

On est prié de nous adresser à l'avenir toutes les communications, journaux, revues, imprimés, lettres, au **157, faubourg Saint-Antoine**.

Notre première Université populaire ouvrira le 1^{er} octobre prochain, 157, faubourg Saint-Antoine.

L'Imprimeur-Gérant ; G. DEHERME, 157, FAUBOURG SAINT-ANTOINE, PARIS.